

Les deux sources de la « religion » dans l'Antiquité romaine

Élisabeth Gavoille

PLAN DE LA DISSERTATION

Introduction

I. La religion comme scrupule inquiet

II. La religion comme lien avec la divinité

III. Devoir de piété et recueillement

Conclusion

Introduction

Le titre de cette contribution, qui paraphrase celui du philosophe Henri Bergson (*Les Deux Sources de la morale et de la religion*, 1932), annonce une discussion sur l'ambiguïté fondamentale du mot « religion », d'après les conceptions romaines. Le français « religion » vient du latin *religio*, dont le sens étymologique fait débat dès l'Antiquité : attachement à la divinité ou scrupule inquiet ?

Le mot français lui-même recouvre une histoire et une notion complexes. Comme l'indique le *Robert historique*, il a d'abord eu le sens concret d'ordre monastique (conservé dans l'expression « entrer en religion »), avant de désigner à partir du XII^e siècle « une pratique liée à une foi déterminée et à une certaine doctrine de la divinité » ; longtemps il ne s'emploie que pour le catholicisme, excluant les autres croyances considérées seulement comme « superstitions » ; c'est au XVIII^e siècle que le terme commence à englober objectivement aussi bien le protestantisme ou la « religion de Mahomet ». Les philosophes des Lumières élaborent l'idée de « religion naturelle », soit comme ensemble de principes moraux partagés par tous les hommes, soit comme croyance indépendante de quelque révélation divine. Pour mieux

prendre encore la mesure d'une complexité qui suscite bien des interrogations et des interprétations : dans l'ouvrage cité en ouverture, Bergson distingue deux sens de « religion » – celle qu'il appelle « statique » (ou encore « naturelle »), produite par la fonction fabulatrice, qui attache l'homme à la vie et l'individu à la société, en lui procurant sécurité et confiance ; et celle qu'il nomme « dynamique », correspondant au mysticisme, issue d'une énergie créatrice qui détache et transporte l'âme vers la cause transcendante de toutes choses. On voit combien la notion de religion est problématique, articulant des composantes très diverses : quel rôle y jouent le sentiment, la dévotion personnelle, ou encore le sens du sacré, quelle part y occupent la tradition des rites, l'appareil institutionnel et la construction doctrinale ?

De fait, le mot français hérite d'une ambiguïté essentielle au latin *religio*. Tandis que les Grecs n'ont pas de terme propre pour désigner la religion (mais seulement un mot qui signifie la piété : *eusebeia*, et un autre le culte, le service d'un dieu : *latreia*), il s'agit là d'un mot clé de la civilisation romaine : les Romains revendiquaient justement leur supériorité sur les autres peuples dans ce domaine, vénérant leur mythique ancêtre Énée comme l'incarnation même de la piété, et convaincus, ainsi que le dira Hegel, de « marcher avec les dieux ». Pourtant, les auteurs anciens eux-mêmes n'étaient pas d'accord sur l'étymologie du mot, et les philologues modernes restent divisés. D'un côté, on explique le nom *religio* par le verbe *religere*, « recueillir », « relire », de l'autre par le verbe *religare* « relier », « attacher ». Nous examinerons ces deux hypothèses dans leur contexte historique (paganisme et christianisme), et nous verrons dans quelle mesure elles expriment chacune une vérité sur la religiosité des Romains, et plus largement sans doute sur le sens profond de la religion en général.

I. La religion comme scrupule inquiet

La première interprétation du mot *religio* est illustrée, à la fin de l'époque républicaine, par Cicéron, homme d'État et philosophe. Dans son dialogue *De la nature des dieux* (45 av. J.-C.), il explique ainsi ce qu'est la vraie religion, en la distinguant de la superstition qui n'est qu'une vaine crainte des dieux : « Ce ne sont pas seulement les philosophes, mais aussi nos ancêtres qui ont distingué la religion de la superstition. Ceux qui, des jours entiers, adressaient des prières aux dieux et leur immolaient des victimes pour que leurs enfants leur survivent [*superstites*], on les a qualifiés de "superstitieux" [*superstitiosi*] ; ce mot a pris ensuite un sens plus étendu. Ceux qui en revanche reprenaient

soigneusement et pour ainsi dire "relisaient" [*relegere*] tout ce qui se rapporte au culte des dieux, ceux-là ont été appelés "religieux" [*religiosi*], qui vient de "relire" [*relegere*], comme "élégant" [*elegans*] de "choisir", "élire" [*eligere*], "soigneux" [*diligens*] de "chérir", "soigner" [*diligere*], intelligent [*intellegens*] de "saisir", "comprendre" [*intellegere*] : tous ces mots contiennent en effet le même sens de "recueillir" [*legere*] que "religieux". Donc, entre "superstitieux" et "religieux", il y a cette différence que le premier terme désigne un défaut, le second une qualité » (*De la nature des dieux*, livre II, chap. 28, § 71-72).

La superstition est expliquée par le désir angoissé d'une survivance après soi (*superstes*). La religion quant à elle est référée au verbe *legere* (« recueillir », en particulier par l'esprit, d'où « lire »), à partir duquel divers composés sont comparés. Parmi ceux-ci précisément, *relegere* (ou *religere*) signifie « parcourir de nouveau », « repasser » dans un lieu ou par la pensée : c'est dire que la religion trouve son origine dans le « scrupule », l'hésitation inquiète devant une manifestation divine et le souci de la respecter avec exactitude. De fait, dans ses attestations les plus anciennes, *religio* signifie « scrupule ». Cette étymologie insiste donc sur l'appréhension que suscite toute puissance surnaturelle, invisible (appelée *numen* en latin). Car aux yeux des Romains primitifs, tout lieu, tout objet pouvait être hanté par quelque esprit divin : une source ou une rivière, un bosquet, un carrefour. La borne d'un champ est habitée par le dieu Terminus, le foyer symbolisé par ces fétiches qu'on nomme Pénates, les esprits protecteurs de la maison par les Lares, la porte par Janus, etc. La vie quotidienne est remplie de présences sacrées. Saint Augustin se gaussera ainsi de la longue liste de divinités païennes, aux attributions obscènes, qu'une jeune épousée a loisir d'invoquer à chaque étape de sa nuit de noces pour se rassurer. Typiquement romaine est aussi la divinisation de certaines entités abstraites (l'Abondance, l'Espérance, le Salut, la Liberté, la Victoire, la Piété, la Bonne Foi, l'Honneur et le Courage, la Concorde).

Une autre manifestation de cet esprit précautionneux est l'extrême « formalisme » de la religion romaine ; or celle-ci est étroitement mêlée à l'organisation des affaires publiques, ce qui peut prêter à manipulations (ainsi, la consultation préalable de la volonté divine avant toute entreprise et le respect minutieux de la procédure rituelle peuvent parfois conclure au report d'une assemblée, à l'invalidation d'une décision...). Notons enfin une capacité générale à accueillir les religions étrangères, car il est prudent de se concilier le plus de divinités, quelles qu'elles soient. Les Romains ont en partie assimilé la religion grecque, en identifiant leurs divinités primitives (souvent simples puissances agraires) aux déités grecques, dotées d'une forme humaine et d'une histoire.

À partir du II^e siècle av. J.-C., ils intègrent des cultes dits « à mystères » (c'est-à-dire avec initiation voire transe rituelle), le plus souvent orientaux : culte de Cybèle, la « Grande Mère » phrygienne, culte grec de Bacchus-Dionysos (où « orgies » désigne les cérémonies secrètes), culte égyptien d'Isis qui connaîtra une très grande popularité durant les trois premiers siècles de notre ère, ou encore culte de Mithra (dieu perse de la lumière), réservé aux hommes. Les restrictions ou interdictions de la part du sénat romain, qui avait entre autres fonctions le contrôle des pratiques religieuses, ont visé des débordements qui troublaient l'ordre public (par exemple les « Bacchanales »). Cependant il y eut véritable répression, avec des épisodes d'exterminations, contre les chrétiens, jugés exclusifs, fanatiques et provocateurs parce qu'ils refusaient de participer aux cérémonies païennes et notamment de se plier au culte conventionnel de la personne impériale.

II. La religion comme lien avec la divinité

En réponse à l'analyse cicéronienne, le chrétien Lactance – lui-même surnommé le « Cicéron chrétien » en raison de son talent rhétorique et de ses argumentations philosophiques –, interprète tout autrement, au début du IV^e siècle après J.-C., le mot *religio*. Précisons d'abord le contexte historique : après trois siècles de persécutions, le christianisme jouit désormais de la tolérance officielle (édit de Milan en 313) et l'empereur Constantin s'en fait le champion, d'autant que cette religion, qui se veut universelle (c'est là le sens propre de « catholique »), semble à même d'assurer la cohésion d'un immense Empire. La fin du IV^e siècle connaîtra, sous le règne de Théodose, le triomphe du christianisme, consacré religion d'État, c'est-à-dire seule religion légale, avec interdiction du culte païen (édit de Thessalonique en 380).

Voici donc ce que Lactance écrit dans ses *Institutions divines*, œuvre qui fait l'apologie de la vraie foi contre le paganisme : « Le mot "religion" a été tiré du lien de piété, parce que Dieu s'est lié [*religare*] et attaché l'homme par la piété [...] C'est par le lien de piété que nous sommes reliés [*religati*] et rattachés à Dieu. C'est de là que "religion" a reçu son nom, et non pas, comme Cicéron l'a expliqué, du mot "relegere" » (*Institutions divines*, livre IV, chap. 28, § 2-3). Dans son *Épitomé des Institutions divines* (ou *Abrégé*), Lactance ajoute que la conception du divin chez les philosophes païens est trop courte : ainsi, Platon (dont Cicéron est un disciple) a certes reconnu un dieu artisan, « créateur et père du monde », mais n'a pas compris que « l'homme avait été

relié [*religatus*] à Dieu par les chaînes de la piété, d'où le nom de "religion" » (*Epitomè*, chap. 64, § 5).

Lactance veut faire comprendre que l'homme a été créé pour servir avec dévotion Dieu, son vrai Père. En rendant un culte à ce dieu unique, les hommes honorent le lien de filiation qui les attache à lui ; et cela implique en même temps qu'ils sont frères, liés aussi entre eux par une relation de fraternité.

Une étymologie, même fautive ou fantaisiste, offre toujours l'intérêt d'exprimer des idées prégnantes dans les mentalités. L'interprétation par *relegere* ou *religare* (repasser, recommencer scrupuleusement, revenir sans cesse sur une chose) évoque l'aspect psychologique, celle par *religare* (« relier ») l'aspect objectif de pratique culturelle, ou affectif de relation personnelle à la divinité. Faut-il attribuer l'une au paganisme et l'autre au seul christianisme ? Selon le linguiste Émile Benveniste, les chrétiens ont avancé l'étymologie par *religare* car le contenu même de la religion avait changé : ce qui caractérisait dorénavant le culte étaient les liens de la foi, le sentiment d'*ob-ligation* au sens d'un attachement par reconnaissance due (*Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, 1969). Mais cette conclusion unilatérale doit être contestée : la lecture de certains textes aussi bien païens que chrétiens montre que les deux étymologies coexistaient, parfois même se superposaient dans les esprits.

III. Devoir de piété et recueillement

Contemporain de Cicéron, le philosophe épicurien Lucrèce sous-entend un jeu de mots sur *religare* lorsqu'il proclame son intention, grâce à son poème didactique, de « dégager l'esprit des nœuds étroits de la religion » (*De la Nature*, chant I, v. 931). En effet, contrairement à Cicéron qui, comme on l'a vu, distingue soigneusement « religion » de « superstition », Lucrèce assimile la croyance religieuse à une crainte superstitieuse qui enchaîne l'être humain par des fables sur la puissance divine et les supplices infernaux. Voici comment il célèbre la victoire de son maître Épicure sur cette angoisse dont les esprits seront délivrés grâce à l'enseignement de la « physique », ou science de la nature (*physis* en grec) qui permet à l'homme de situer sa vraie place dans l'univers : « Alors qu'aux yeux de tous l'existence humaine se traînait sur terre, écrasée sous le poids de la religion qui montrait depuis les régions du ciel un visage menaçant par son aspect horrible les mortels, le premier un Grec, tout mortel qu'il fût, osa contre elle lever les yeux, et le premier se dresser contre elle. [...] Ainsi la religion est à son tour renversée et foulée aux pieds, et cette victoire nous élève jusqu'au ciel. Mais ici, je redoute

qu'on n'aille me soupçonner d'initier aux éléments d'une science impie et d'engager sur la voie du crime. Pourtant, c'est plus souvent cette religion qui a enfanté des actes criminels et impies » (*De la nature*, chant I, vers 62-79). À la suite, le poète-philosophe rappelle le mythe tragique d'Iphigénie, dont le sacrifice fut ordonné par propre son père Agamemnon pour obtenir des vents favorables à la flotte grecque en partance vers la guerre de Troie ; et il conclut cet exemple ainsi : « Tant la religion a pu conseiller de malheurs ! » La crainte des dieux et de l'au-delà est mauvaise conseillère ; pour s'en libérer, il faut comprendre rationnellement le monde : admettre la mortalité de l'âme, la transformation de toutes choses, le rôle du hasard et l'indifférence divine à notre égard. Les épicuriens estiment en effet que, si les dieux existent, ils sont nécessairement d'une tout autre nature que les hommes, et vivent une sérénité lointaine, sans se soucier des affaires humaines.

Cicéron lui-même, comme d'autres auteurs d'époque classique, suggère l'idée de lien, à travers des expressions où le nom *religio* est associé aux verbes « contraindre » ou inversement « libérer ». Que la religion soit conçue comme lien d'obligation, devoir de dévotion à l'égard de la divinité n'est pas propre au christianisme. Cela correspond à la notion de piété (*pietas*), centrale aussi bien dans le paganisme romain, même si elle a une signification plus large puisqu'elle recouvre tout ensemble les devoirs à l'égard des dieux, de la patrie et de la famille. Dans la sphère spécifiquement religieuse, Cicéron la définit comme « justice envers les dieux », c'est-à-dire volonté constante de rendre aux dieux les honneurs qui leur sont dus, juste respect de la part qui leur revient dans une existence personnelle (*De la nature des dieux*, livre I, chap. 41, § 116). La piété est une vertu en acte, et pour ses pratiques rituelles – prière, sacrifice animal ou consultation des signes divins au moyen de la divination –, l'homme attend une contre-partie de la divinité. C'est cette conception d'un échange entre deux « parties » responsables qui donne son caractère original de « contrat » à la vie religieuse dans la Rome païenne. Sans doute une religion aussi « contractuelle » ne pouvait-elle satisfaire pleinement des désirs de relation personnelle avec la divinité et des espoirs de salut au-delà de la mort. Après la vogue des religions à mystères, le christianisme répondait à de telles aspirations. Il développait la notion de « foi », qui implique un lien intime avec Dieu et la confiance dans la vie éternelle. L'interprétation par *religare* (attachement, obligation) existait donc déjà dans la mentalité païenne ; mais c'est elle que retenaient surtout les auteurs chrétiens, parce qu'elle permettait de souligner le lien affectif et la dimension personnelle d'engagement religieux : on voit que chez Lactance la piété familiale, le sentiment filial fournissent le modèle du culte religieux.

Saint Augustin (IV^e-V^e s. apr. J.-C.), dont l'œuvre va profondément marquer toute l'histoire du christianisme, définit la religion en l'associant à la piété et à la foi, mais aussi en s'efforçant de concilier les deux étymologies connues. Dans l'un de ses *Sermons*, il dit par exemple : « Relions notre cœur [*religare*] par la chaîne de la foi dans la main de ce gardien vigilant » qu'est Dieu. Et dans un traité intitulé *De la vraie religion*, il exploite encore cette explication : « Tendons vers un seul Dieu, en attachant [*religare*] nos âmes à lui seul, ce qui est, croit-on, l'origine du mot religion, et libres de toute superstition » (chap. 55) – notons que le mot « superstition » sert décidément à déprécier la religion qu'on refuse, la croyance de l'autre (ici le paganisme). Cependant, citant ce passage dans un opuscule composé à la fin de sa vie pour corriger et nuancer des affirmations antérieures, Augustin ajoute que, si la notion de lien a toujours sa préférence, il n'ignore pas pour autant l'étymologie des grammairiens latins, selon lesquels « "religion" vient de ce qui est repris [*religere*], mot composé de "lire" [*legere*], c'est-à-dire d'"élire" [*eligere*] » (*Retractations*, livre I, chap. 13, § 9). La religion désigne ce qui fait toujours l'objet d'un choix, d'une reprise spirituelle : c'est, au sens propre et figuré, une « relecture » des prescriptions divines. Augustin revient donc à l'explication cicéronienne (repasser en esprit, relire rapproché d'élire) ; mais il la réinterprète en termes d'attachement au modèle divin, en y incluant l'idée de lien affectif : « En l'élisant [*eligere*], ou plutôt en le relisant [*religere*], car nous l'avions perdu en le négligeant [*neglegere*], donc en le relisant – de là vient aussi, dit-on, le mot "religion" – nous tendons vers lui par amour [*diligere*], afin de trouver en lui le repos et de posséder la béatitude en possédant la perfection » (*La Cité de Dieu*, livre X, chap. 3). On voit bien ici l'aboutissement chrétien d'une synthèse entre les deux notions originaires, « relire » et « relier » : la religion est conçue comme une méditation intérieure qui cultive l'amour de Dieu, un recueillement qui vise l'accomplissement personnel. On est certes loin de la conception païenne de la religion, pratiquée dans le cadre collectif de la cité ou du culte familial, intégrée à un ensemble de devoirs envers la patrie et la famille ; mais on retrouve le sens des exercices spirituels déjà recommandés par la philosophie stoïcienne comme voie de sagesse.

Conclusion

Pour conclure, la double étymologie du mot latin *religio* montre que, dans l'esprit des anciens Romains, païens comme chrétiens, l'attitude de l'homme par rapport au divin se définit toujours par deux éléments indissociables, ou réversibles comme les deux faces d'une même pièce. D'une part, la religion

implique une attention circonspecte aux manifestations d'une volonté transcendante (« relire ») ; mais alors, comme pratique scrupuleuse du culte, elle comporte la notion d'obligation impérieuse, de contrainte supérieure (« relier »), critiquée par certains comme superstition. D'autre part, la religion procède du sentiment profond que l'homme est attaché à la divinité non seulement par des actes de piété, des devoirs sacrés qui lui permettent d'entrer en communication et d'entretenir des rapports avec elle (« relire ») – voire chez les chrétiens par une relation personnelle ou même la piété filiale –, mais aussi par une attitude de disponibilité spirituelle, de recueillement (« relire »).

En amont du sens moderne de « religion » comme système objectif de pratiques liées à des croyances, en deçà des « religions révélées » (judaïsme, christianisme, islam), la double origine du latin *religio*, son indécidable étymologie nous rappellent ainsi le sens profond du comportement de l'homme vis-à-vis de ce qu'il perçoit comme puissance divine : vers elle il concentre sa pensée, en fonction d'elle il dirige son action.